

Nos ancêtres, les cannibales

TIM WHITE

Les preuves de cannibalisme sont rares, mais il est désormais avéré que cette pratique est ancrée dans notre histoire.



1. CE CRÂNE NÉANDERTALIEN, mis au jour dans la grotte de Krapina en Croatie, présente des traces de cannibalisme : la calotte crânienne a été brisée pour en extraire le cerveau et le consommer. Sur ce site, des centaines d'autres ossements portent aussi des marques de cannibalisme (traces de découpe, os brisés...).

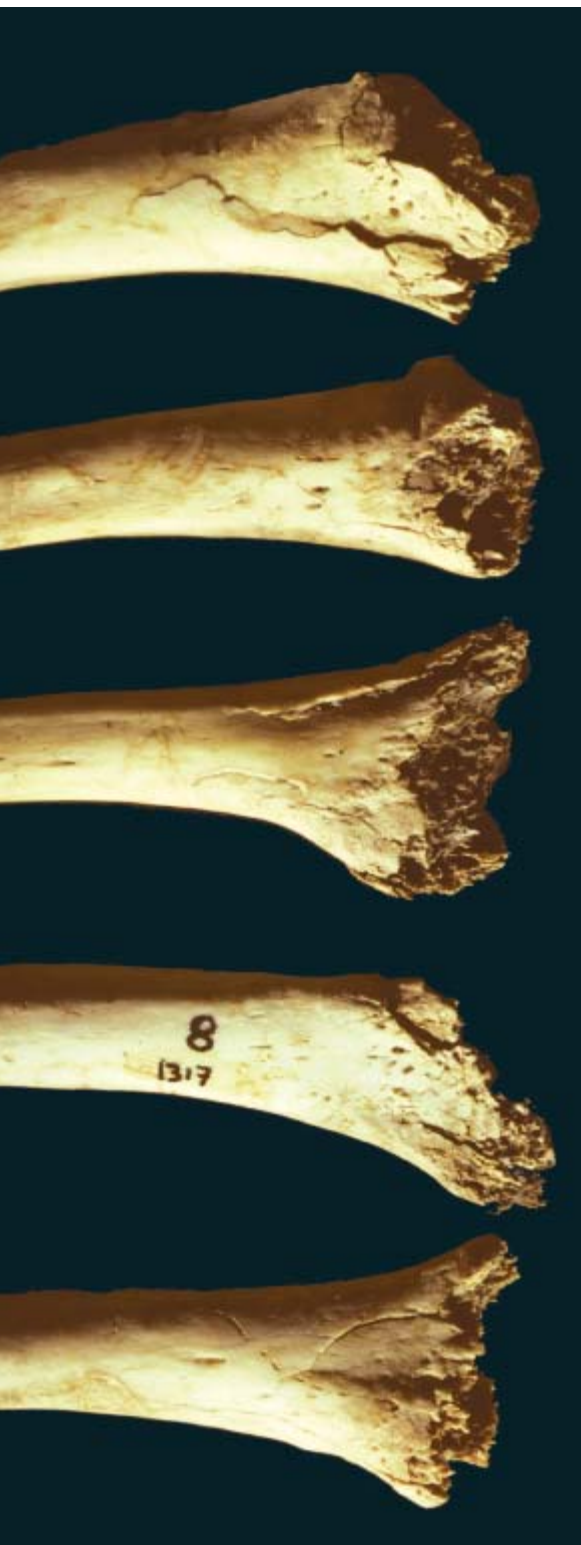


David Brill

Le cannibalisme choque, effraie et fascine, qu'il s'agisse de récits de pionniers affamés, de rescapés d'accidents d'avions qui se nourrissent de leurs congénères décédés, ou de rites pratiqués en Papouasie Nouvelle-Guinée. Il représente l'un des ultimes tabous et une pratique que l'on associe à d'autres cultures, à d'autres lieux et à d'autres époques. Jusqu'à présent, les éléments rassemblés depuis quelques siècles étaient trop confus et trop incomplets pour que nous puissions affirmer que cette pratique n'avait jamais existé, ou, au contraire, qu'elle avait été en vigueur à tel endroit et à telle période. De récentes découvertes ont apporté un éclairage nouveau sur le cannibalisme. Bien avant la découverte des métaux, avant la construction des pyramides d'Égypte, avant l'apparition de l'agriculture ou de l'art pariétal au Paléolithique supérieur, le cannibalisme était pratiqué par de nombreux peuples. Des os humains brisés et éparpillés ont été découverts par milliers sur les sites préhistoriques du

Sud-Ouest des États-Unis, jusqu'aux îles du Pacifique. Grâce à des méthodes et à des outils de plus en plus perfectionnés, les études ostéologiques et archéologiques de ces sites ont apporté des preuves de l'existence d'un cannibalisme préhistorique.

Le cannibalisme humain intrigue depuis longtemps les anthropologues qui ont établi une classification du phénomène, par exemple en fonction du sujet consommé. Ainsi, l'endocannibalisme est la consommation d'individus à l'intérieur d'un groupe, l'exocannibalisme celle d'individus extérieurs au groupe, et l'autocannibalisme va des ongles rongés à l'autoconsommation sous la torture. Les anthropologues ont aussi établi des classifications en fonction des motivations possibles ou avérées. Par exemple, le cannibalisme parmi les survivants d'un accident est motivé par la faim. Ce fut le cas des naufragés du radeau de La Méduse, ou des joueurs de rugby perdus dans les Andes, sans nourriture, en 1972, après un accident d'avion. Le cannibalisme



Tina White

2. L'ÉCRASEMENT est un des signes de la consommation d'os humains. Les os consommés par les cannibales présentent des traces variées. Lorsqu'elles sont identiques à celles relevées sur les ossements d'animaux provenant des mêmes sites, les archéologues supposent que les restes humains ont été préparés de la même manière et pour les mêmes raisons : pour être mangés. Ces cinq métatarsiens (une partie du squelette du pied) proviennent du Canyon Mancos, dans le Colorado : l'os spongieux a été écrasé pour pouvoir en extraire la graisse.

dit rituel intervient lorsque les membres d'une famille ou d'une communauté consomment leurs morts au cours de rites funéraires, afin de s'approprier leurs qualités ou d'honorer leur mémoire. Enfin, le cannibalisme pathologique est réservé aux criminels qui consomment leurs victimes ou, plus souvent, à des personnages de fiction, tel Hannibal dans *Le Silence des agneaux*.

Malgré ces distinctions, la plupart des anthropologues utilisent le terme de cannibalisme pour la consommation régulière et culturelle de chair humaine. À l'époque des grandes expéditions ethnographiques, c'est-à-dire de 400 avant notre ère avec l'historien grec Hérodote jusqu'au début du XX^e siècle, les voyageurs, les missionnaires, les militaires et les anthropologues ont exploré des contrées méconnues et ont rapporté des récits de cannibalisme alimentaire d'Amérique centrale, d'Afrique centrale ou des îles du Pacifique. Ces témoignages ont souvent été controversés, et doivent être traités avec prudence, d'autant que les anthropologues n'ont participé aux expéditions qu'à partir de la fin du XIX^e siècle. En 1937, l'anthropologue Ashley Montague déclara même que le cannibalisme n'était qu'un «mythe de voyageurs». En 1979, un autre anthropologue, William Arens, de l'Université Stony Brook, à New York, nia l'existence du cannibalisme rituel. Selon lui, les témoignages de cannibalisme chez les Aztèques, les Maoris ou les Zoulous n'étaient pas fiables. On reprocha aux anthropologues de ne pas s'être limités à l'étude des populations contemporaines, et d'avoir interprété des données archéologiques à la lumière des préjugés de l'époque. En 1871, le romancier américain Mark Twain s'intéressa à ce sujet. Selon lui, quand on découvre un tas d'os d'hommes primitifs mélangé à des ossements d'animaux, sans le moindre indice qui indique que l'homme a mangé l'ours ou que l'ours a mangé l'homme, on peut y trouver des «preuves» de cannibalisme, si l'on en cherche et si l'on interprète sans scrupules les restes d'un homme décédé il y a deux millions d'années.

Durant le siècle suivant, les hominidés *Australopithecus africanus*, ainsi que *Homo erectus* et *Homo neanderthalensis* étaient considérés comme ayant été des cannibales. Selon certains, le cannibalisme aurait existé depuis près

de trois millions d'années et se serait éteint très récemment.

Toutefois, au début des années 1980, de sévères critiques s'élevèrent contre ces affirmations. L'archéologue Lewis Binford déclara que rien ne prouvait que les premiers hominidés étaient cannibales. Se fondant sur les travaux d'autres préhistoriens qui s'étaient intéressés à la composition, au contexte des assemblages osseux du Paléolithique et à leurs variations, il insistait sur la nécessité de se fonder sur des expérimentations et sur des observations faites sur les civilisations contemporaines pour étudier les comportements anciens.

Diversité des rites funéraires

L'étude de cannibales contemporains serait très utile, mais, aujourd'hui, les cannibales ont presque partout disparu. Ce comportement relève désormais des sciences historiques, et l'archéologie est le principal outil de recherche sur l'existence du cannibalisme humain et sur son ampleur (le terme cannibalisme signifie «qui consomme sa propre viande» et ne s'applique donc pas seulement à l'homme. Un loup qui dévore un loup est cannibale. Pour l'homme, on devrait dire anthropophage).

Les archéologues sont confrontés à l'incroyable diversité des rituels funéraires. Les corps sont enterrés, brûlés, placés sur des échafaudages, jetés à l'eau, déposés dans des troncs d'arbres ou offerts aux charognards. Les os sont parfois déterrés, lavés, peints, enterrés en groupes ou dispersés sur des pierres. Dans certaines régions du Tibet, les futurs archéologues auront bien des difficultés à reconstituer les rites funéraires pratiqués aujourd'hui. En effet, la plupart des corps sont démembrés et donnés en pâture aux vautours et à d'autres carnivores. Les os sont ensuite ramassés, réduits en poudre, mélangés à de l'orge et à de la farine, puis de nouveau offerts aux vautours. En raison des différents rites, il est parfois difficile de distinguer le cannibalisme d'autres pratiques funéraires.

Les chercheurs ont établi des critères rigoureux pour reconnaître le cannibalisme et d'autres pratiques. Le cannibalisme est avéré lorsque les marques observées sur les restes humains sont identiques à celles que l'on retrouve sur les os d'autres ani-